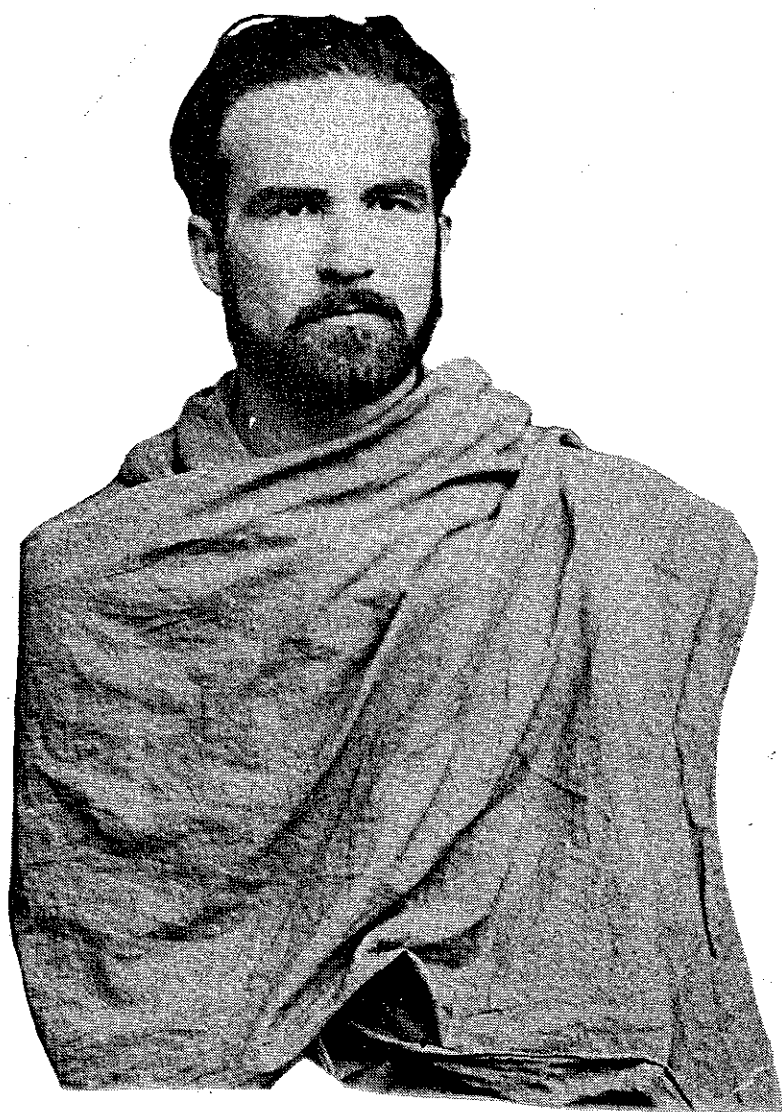


la passion eliade

ou

l'herméneute

aux enfers



L'histoire des croyances et des idées religieuses met au premier plan la pensée et les recherches d'un savant qui, la chose est rare, est aussi un grand romancier : le roumain Mircea Eliade, chercheur solitaire et esprit encyclopédique.

Mircea Eliade, Histoire des croyances et des idées religieuses, Tome 1, De l'âge de la pierre aux mystères d'Eleusis; Tome 2, De Gautama Bouddha au triomphe du christianisme, Editions Payot.

Mircea Eliade, L'épreuve du labyrinthe (entretiens avec C. H. Rocquet) Editions Belfond.

D'abord, cette fabuleuse *Histoire des croyances*.

Deux forts volumes. Presque mille pages. L'impossible totalisation de l'expérience humaine du sacré, vécue à travers siècles et continents, pour la première fois proposée sous une forme aussi claire à notre connaissance. Encore un — peut-être deux — volume à venir... Eliade est un monstre : survivance anachronique, au siècle des ordinateurs, d'un esprit encyclopédique. Ce chercheur solitaire n'a décidément pas fini de nous étonner.

On hésite devant l'œuvre. On a peur d'y entrer. On marque un imperceptible mouvement d'arrêt. Un peu comme lorsqu'il faut franchir le seuil d'un édifice religieux dont on sait qu'il va éveiller en nous plus que de la curiosité ou de l'admiration : une mémoire. Légère suspension du geste, qui témoigne d'une confuse inquiétude, infirme résistance devant ce que l'on pressent entre le choc de sa propre découverte : l'œuvre entrevue, pendant une fraction de seconde, comme l'abîme insondable d'un soi-même inconnu. On a envie de tergiverser, d'attendre encore avant de lire. On survole, on feuillette. Puis une phrase en attire une autre, et bientôt la lecture commence, sans que l'on y ait pris garde.

Défilé remarquable. Le sacré semble bien habiter les attitudes vitales les plus anciennes, traduire le rapport essentiel qui unit l'homme au monde. Aussi loin que les documents nous permettent de remonter, la trace humaine est trace religieuse. Le premier homme, le fameux Paléanthropien, contrairement aux affirmations péremptoires des thèses évolutionnistes, entretenait déjà les liens d'une « solidarité mystique » avec l'univers. Autrement dit était un être religieux. Certes, ce constat tient aussi beaucoup d'un postulat difficilement démontrable (l'absence de documents précis et la distance temporelle forment des obstacles insurmontables), mais il est frappé du sceau de l'évidence naïve et devient le fruit d'une expérience intime, d'une sorte d'intuition existentielle du chercheur, plus que le résultat d'une démarche purement rationnelle. En fait, selon Eliade, on ne pourrait comprendre les phénomènes culturels les plus primitifs et les plus archaïques si l'on ne pose pas préalablement qu'ils s'instaurent sous le signe de la religiosité. « Aux degrés les

plus archaïques de la culture — relève-t-il —, vivre en tant qu'être humain est en soi un acte religieux. L'alimentation, la vie sexuelle et le travail ont une valeur sacramentelle. L'expérience du sacré est inhérente au mode d'être de l'homme dans le monde». Le sacré serait donc l'expérience première de l'humanité, le premier échelon de la conquête du statut d'être humain. Ce qui récuse net l'hypothèse néo-positiviste de l'évolutionnisme vulgaire, pour laquelle les premiers âges auraient été bercés par un athéisme innocent, totalement immergés dans une vision profane du monde. Cependant, il reste encore à libérer la notion de sacré des réductions sommaires trop longtemps attachées à son sens. Elle souffre en effet d'ambiguïtés que peu d'historiens et de théoriciens sont parvenus à lever. Notamment cette association fréquente, pour ne pas dire cette confusion systématique entre sacré et religion. Là, position ferme d'Eliade. « Quand on pense au sacré — explique-t-il —, il ne faut pas se limiter à des figures divines. Le sacré n'implique pas la croyance en Dieu, en des dieux ou en des esprits. C'est l'expérience d'une réalité et la source de conscience d'exister dans le monde ».

On le note : la démarche d'Eliade ne vise pas à détacher le sacré de la religion, mais à préciser le rapport qui les unit. Une liaison aléatoire, arbitraire et non exclusive. Celle-là même qui régit en linguistique le rapport signifiant-signifié. Voilà déblayé le terrain de malentendus. La religion n'est pas le sacré : simplement, elle le manifeste. Elle est l'une des formes qu'il revêt, l'une de ses modalités d'expression, l'une de ses manières d'être, rien de plus. Parce que le sacré est « un élément dans la structure de la conscience de l'homme », parce que c'est à travers l'expérience du sacré que « l'esprit a saisi la différence entre ce qui se révèle comme réel, puissant, riche et significatif dans le monde, et ce qui est dépourvu de ces qualités, c'est-à-dire le flux chaotique et périlleux des choses, leurs apparitions et leurs disparitions fortuites et vides de sens... »

Dès lors, l'annonce tant répétée de la fin des religions ne signifie pas, comme beaucoup voulaient en faire accroire, que l'homme ait « évolué » dans le sens d'une perte du sacré, qu'il ait suivi cette sorte de progression idéale : au début le profane, conscience plongée dans l'irrationnel ; ensuite le religieux, conscience tâtonnante, en quête d'un système de rationalisation du monde ; enfin le scientifique, conscience éclairée, ayant levé le voile des mystères, accédant à la positivité, bref conscience connaissante, œuvrante dans le rationnel, notre modernité « profane ». Non. L'hypothèse d'Eliade défend au contraire l'idée que le sacré demeure constitutif de l'homme, que l'homme est foncièrement un animal religieux et que cette tendance s'affirme aussitôt qu'il inscrit dans le monde l'empreinte de ses désirs. Il parle, il pense, il produit : autant de gestes qui, passés au filtre de l'analyse, témoignent d'un rapport primitif et fondateur : celui de la sacralisation.

Explication ultime de toute humanité.

Du coup, l'*Histoire des croyances et des idées religieuses* est à prendre comme une sorte de grandiose répertoire. Recension minutieuse des errances de l'Être, de la trace fuyante, oscillante et mouvante du sacré, des formes complexes et diversifiées que revêt le rapport de l'homme au monde. Plus qu'une

histoire, c'est une odyssée qui se dessine, récit d'une quête obstinée : l'homme à recherche de lui-même.

« Je suis parti — raconte Eliade — du principe que l'histoire spirituelle de l'humanité est la base de conscience individuelle. Quelque part, dans notre être profond, l'histoire de

mircea eliade, un cahier de l'herne

On le sait : chaque parution d'un nouveau cahier est un événement. Celui consacré à Eliade l'est à un double titre. D'une part il propose des inédits, dont beaucoup méritaient d'être connus du public français. De l'autre, il offre un nombre important de textes, suggérés par le travail d'Eliade, qui précisent et souvent approfondissent la réflexion du chercheur roumain. L'ensemble des contributions met en évidence l'apport précieux que représente son œuvre pour les sciences humaines. Mais surtout, une partie non négligeable du Cahier s'arrête sur le versant le moins réputé en France de cette œuvre prolifique : le versant littéraire.

En effet, tandis qu'il poursuivait son travail scientifique, Eliade n'en continuait pas moins d'écrire des romans, ce qui avait été sa première « tentation ». Il note d'ailleurs dans son *Journal* (3 novembre 1949) qu'il serait « incapable d'exister sans ces deux univers spirituels : celui de la littérature et celui de la science. C'est là ma faiblesse fondamentale — ajoute-t-il — : je ne puis me maintenir en état d'éveil et au même moment me trouver dans le rêve, dans le jeu. Dès que « je fais de la lit-

térature », je retrouve un univers différent, je l'appelle onirique car il a une structure temporelle et surtout parce que mes rapports avec les personnages sont de nature imaginaire et non pas critique ».

Son univers littéraire est empreint des mêmes préoccupations qui animent son activité d'homme de science. Dans *Made-moiselle Christina*, ou dans *Le vieil homme et l'officier* — pour ne citer que ces deux textes récemment publiés —, on retrouve cette thèse fondamentale : que le réel nous échappe sans cesse, que notre connaissance de ses manifestations est toujours incomplète, partielle, fugace. La vie est toute en épaisseur et nous la traversons en aveugles. De là notre étonnement lorsqu'elle se découvre, lorsqu'elle exhibe l'un de ses ressorts cachés.

La verve romanesque d'Eliade illustre parfaitement son affirmation : que le mythe est source de création. L'esprit s'épanouit, se distend littéralement, dès qu'il s'abandonne à la sollicitation imaginative du rêve, dont on se demande alors s'il n'est pas la face voilée de la réalité.

D.G.

l'arrière-scène de la culture

L'historien des religions n'est pas seulement fin lecteur du passé, interprète de croyances disparues, il est aussi, si l'on en croit Eliade, l'un des meilleurs déchiffreurs du temps présent. Dans son dernier ouvrage, qui rassemble les textes de conférences prononcées entre 1965 et 1975, *Occultisme, sorcellerie et modes culturelles* (Gallimard, collection Essais), c'est à une véritable dissection de la culture contemporaine que nous sommes conviés. Ainsi, derrière les œuvres de littérateurs comme Robbe-Grillet, de théoriciens comme Levi-Strauss, de sculpteurs comme Brancusi, derrière l'engouement « de milliers d'intellectuels européens » pour la revue *Planète* (disparue depuis lors), Eliade diagnostique « une sorte de mythologie de la matière » qui inaugure la remontée inconsciente chez l'occidental moderne de croyances émanant du fond des âges.

De fait, selon Eliade, toute culture est porteuse de mythes. Elle charrie ce ferment de la créativité humaine dans les profondeurs de cours. Mais, avec l'instauration aujourd'hui de discours hyper-rationalisés, d'un langage décroché de la réalité par souci d'abstraction, le matériau mythique semble avoir disparu. Comme si la scène culturelle avait été « purifiée » de

tous ses décors naïfs plantés par nos prédécesseurs, comme si la puissance de l'imagination avait cédé le pas à la stérilité scientifique. Le Progrès, la dénaturalisation du monde, l'expansion des techniques, l'urbanisation outrancière auraient eu raison des racines mystiques de notre être.

Occultisme, sorcellerie et modes culturelles dresse un tel bilan, mais montre aussi que, si le tournant démythifiant s'est produit avec l'érection du désir scientifique en norme de connaissance, nos soubassements culturels n'ont pas été pour autant totalement excisés de leurs mythes. Ceux-ci perdurent, mais profondément enfouis. De là ce travail de fouilles de l'herméneute, authentique archéologue du présent, qui va chercher dans les signes de la modernité la résonance confuse des actes primordiaux qui unirent, voilà bien longtemps, l'homme à son monde. Il faut lire ce très beau texte, intitulé *Le monde, la cité, la maison*, pour appréhender la force mystérieuse des liens ancestraux qui nous attachent, sans que nous en ayons conscience, à des mythes primitifs. Il faut lire, encore, *Esprit, lumière et semence*, pour découvrir la dimension mystique de notre sexualité.

Simplement, il faut lire Eliade.

D.G.

pensée religieuse universelle nous hante. C'est nous, notre espèce qui est en scène, notre condition d'homme qui apparaît, notre unité qui se dévoile. C'est pourquoi, découvrir certaines étapes de l'histoire de l'esprit élargit notre conscience : non seulement nous pouvons saisir la situation existentielle du chasseur du paléolithique — grâce à un travail d'anamnèse patiente plongée dans les tourbillons de l'oubli —, mais encore nous parvenons à comprendre le comportement d'un arborigène australien ou d'un eskimau, tous deux nos contemporains, nous apprenons à ne plus les considérer comme des espèces zoologiques étranges, à mi-chemin entre l'homme et l'animal. Ils sont des hommes à part entière, qui ont été capables de créer une culture, une religion, une esthétique : savoir le reconnaître, cela représente un élargissement de notre propre conscience. Et ainsi, la rencontre d'un passé millénaire nous permet de mieux adhérer au présent, de pénétrer notre temps avec une acuité renouvelée ».

Il faut voir Eliade parler, s'animer au fur et à mesure que les mots se succèdent. Ses mains dessinent dans l'air de mystérieuses figures, dansent, rythment ses paroles et bientôt les illustrent. Le ton est vif, presque pétillant, comme le regard. Après un court silence méditatif, il reprend le fil de son explication. « Cette connaissance des croyances qui ont valu pour nos prédécesseurs est primordiale pour notre propre connaissance. Prenez, par exemple, l'idée du temps cyclique. Peu ont cherché à cerner le moment où cette vision du monde est apparue. Pourtant, ce fut à l'occasion d'un bouleversement considérable, qui se situe probablement durant le néolithique, lorsque les chasseurs devinrent agriculteurs. Ce sont les hommes de cette période qui ont perçu de manière existentielle la solidarité mystique entre la terre et la femme, entre la fertilité et la mort. Ce sont eux qui ont fait surgir l'espoir d'une résurrection, d'une renaissance ou d'une réincarnation, parce qu'ils avaient observé que la semence produisait la fleur, puis le fruit, et à nouveau la semence... Prodigueuse synthèse mentale que cette découverte du temps cyclique, du rapport intime unissant divers niveaux de l'existence cosmique : la terre, la lune, la femme, la semence, etc. Synthèse qui, bien que reposant sur des structures symboliques et non sur des concepts scientifiques, témoigne parfaitement de la grandeur de l'esprit et révèle même une certaine noblesse. Ainsi, récupérer l'histoire de ces moments exemplaires, où l'individu affirme son mode spécifique d'exister dans l'univers et assume sa condition d'homme, cela est je crois une tâche urgente et nécessaire pour nous-mêmes, pour notre propre compréhension ».

Remontée aux sources, lent déchiffrement des couches de passé qui sédimentent notre Être, pas de doute, la maladie de la modernité se nomme histoire. Nostalgie des origines ? Recherche des racines ? Comprendre l'homme (maître mot des discours historiques) ? C'est cela, et plus encore. D'ailleurs, tout le travail de Mircea Eliade se loge dans ce plus, dans l'éucidation passionnée des ressorts secrets qui animent la vie de l'esprit

humain. Son œuvre scientifique se déploie en cercles concentriques autour de cette unique préoccupation. Approches multiples pour une même recherche. *Le mythe de l'éternel retour, le sacré et le profane*, ou le *Traité d'histoire des religions*, ne sont que les bribes éparses d'une généalogie du sacré dont l'*Histoire des croyances et des idées religieuses* tisse la cohérence et la continuité.

On s'en convainc aisément à la lecture de *L'épreuve du labyrinthe*. Première tentative de synthèse d'une œuvre forte d'une presque centaine d'ouvrages. Quoique le livre satisfasse aux facilités du jour, c'est-à-dire soit l'aboutissement d'entretiens enregistrés, il n'en demeure pas moins une excellente initiation aux travaux d'Eliade. Les grands axes de la pensée du chercheur sont longuement parcourus, éclairés par une approche libre — que favorise justement ce côté « conversation » — et parfois originale : en particulier, Mircea Eliade s'explique sur ses méthodes d'investigation, sur l'exigence herméneutique à laquelle, selon lui, doit souscrire l'historien des religions. « *L'herméneutique* — confie-t-il —, c'est la recherche du sens, de la signification, ou des significations, que tel ou tel phénomène religieux ont eu à travers le temps. On peut faire l'histoire des diverses expressions religieuses. Mais l'herméneutique est la découverte du sens de plus en plus profond de ces expressions. Je la qualifie d'ailleurs de *CRÉATRICE*. Pour deux raisons. En premier lieu, c'est pour l'herméneute lui-même qu'elle est créatrice. L'effort pour déchiffrer la révélation présente dans une création religieuse — rite, symbole, mythe, figure divine —, pour en comprendre la signification, la fonction, le but, cet effort enrichit d'une façon singulière la vie du chercheur. (...) En second lieu, elle est créatrice, parce qu'elle révèle certaines valeurs qui n'étaient pas évidentes sur le plan de l'expérience immédiate. (...) Le travail herméneutique signale les significations latentes et le devenir des symboles ».

Autre avantage de *L'épreuve du labyrinthe* : nous amener, de façon vivante, à la découverte de la vie de Mircea Eliade. Vie surprenante de paradoxes et d'aventures. Né avec l'aurore du siècle, le 9 mars 1907, dans la Roumanie des révoltes paysannes, il se considère dit-il comme « une synthèse. Mon père était moldave et ma mère oltenienne. Dans la culture roumaine, la Moldavie représente l'aile sentimentale, la mélancolie, l'intérêt pour la philosophie, la poésie et une certaine passivité devant la vie. (...) Au contraire, l'Oltenie c'est la province la plus active, la plus enthousiaste, et la plus brutale même. les olteniens sont des gens ambitieux, énergiques (...) » Double atavisme donc, qui expliquerait peut-être le personnage Eliade : un *contemporain énergique*.

Son goût pour l'écriture se manifeste très tôt. A 14 ans il a publié un premier article : *comment j'ai découvert la pierre philosophale*, et à 17, rédigé un roman autobiographique, qui restera inédit : *Romanul adolescentului miop*.

Après des études brillantes, le jeune roumain part conquérir l'Europe. Puis l'Inde.

QUELQUES ŒUVRES DE MIRCEA ELIADE

Essais

Techniques du Yoga, Idées/Gallimard, n° 328, 1975.

Traité d'histoire des religions, Payot, 1949.

Le Mythe de l'éternel retour, Idées/Gallimard, 1975.

Forgerons et alchimistes, Champs/Flammarion, 1978.

Mythes, rêves et mystères, Idées/Gallimard, 1970.

Aspects du mythe, Idées/Gallimard, 1973.

Le sacré et le profane, Idées/Gallimard, 1975.

La nostalgie des origines, Idées/Gallimard, 1978.

Occultisme, sorcellerie et modes culturelles, Gallimard, 1978.

Romans

La nuit bengali, Gallimard, 1950.

Forêt interdite, Gallimard, 1955.

Minuit à Serampore, Stock, 1956.

Le vieil homme et l'officier, Gallimard, 1977.

Mademoiselle Christina, L'Herne, 1978.

Premières expériences, premières découvertes, premier grand travail universitaire : sa thèse, *Le Yoga, essai sur les origines de la mystique indienne*.

Retour au pays vers la fin de 1931, service militaire, et dans la foulée, publication d'un roman (*La nuit bengali*), dont le succès est foudroyant. 1934, 27 ans d'âge : Mircea Eliade est un auteur à succès. Romancier talentueux, universitaire prisé, son avenir semble tracé. L'histoire des religions le fascine, particulièrement la pensée religieuse indienne.

Mais Eliade n'est pas un carriériste. En 1940, il quitte la Roumanie et s'installe à Londres. Comme attaché culturel. Séjour éphémère. Dès la fin de l'année il repart pour Lisbonne où il demeure jusqu'à la fin de la guerre. Enfin, Paris. La France l'attire et, plusieurs années durant elle sera le point d'attache de cet éternel nomade. Seulement, hors le cercle restreint d'intellectuels « ouverts » (tels Bataille ou Klossowski), le provincialisme français ignore les travaux, pourtant conséquents, du chercheur. Aussi, en 1956, il accepte de donner une série de conférences à l'université de Chicago... et y restera. Il y trouve « de bonnes conditions de travail », un environnement propice à ses recherches, la sécurité matérielle. Toutefois, il conservera un pied-à-terre à Paris, où il revient désormais, chaque année, passer ses mois de vacances universitaires.

La Roumanie, dans ce partage ? Une nostalgie ? Non. Elle est devenue un territoire abstrait, un lieu symbolique, un langage. « Je continue d'écrire tous mes ouvrages romanesques en roumain — m'a-t-il expliqué lors de notre rencontre — : une façon de garder langue avec ma terre ». Dominique Grisoni